

GILLES LIPOVETSKY

LE CRÉPUSCULE DU DEVOIR

L'éthique indolore
des nouveaux temps
démocratiques

nrf essais

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1992.*

Extrait de la publication

à mes parents

PRÉSENTATION

Un nom, un idéal rassemble les âmes et réanime le cœur des démocraties occidentales en cette fin de millénaire : l'éthique. Depuis une dizaine d'années, l'effet éthique ne cesse de gagner en puissance, envahissant les media, nourrissant la réflexion philosophique, juridique et déontologique, générant des institutions, des aspirations et pratiques collectives inédites. Bioéthique, charité médiatique, actions humanitaires, sauvegarde de l'environnement, moralisation des affaires, de la politique et des media, débats autour de l'avortement et du harcèlement sexuel, des messageries roses et codes de langage « correct », croisades contre la drogue et lutte antitabagique, partout la revitalisation des valeurs et l'esprit de responsabilité sont brandis comme l'impératif numéro un de l'époque : la sphère éthique est devenue le miroir privilégié où se déchiffre le nouvel esprit du temps. Il y a peu, nos sociétés s'électrisaient à l'idée de libération individuelle et collective, la morale étant assimilée au pharisaïsme autant qu'à la répression bourgeoise. Cette phase a vécu : tandis que l'éthique retrouve ses lettres de noblesse, une nouvelle culture est en place qui n'entretient plus que le culte de l'efficacité et des régulations sages, de la réussite et de la protection morale : il n'est plus d'utopie que morale, « le XXI^e siècle sera éthique ou ne sera pas ».

Ce qui n'empêche pas, dans le même temps, de voir se perpétuer, dans le droit fil d'une large continuité séculaire, un discours social alarmiste stigmatisant la faillite des valeurs, l'individualisme

cynique, la « fin de toute morale ». Oscillant d'un extrême à l'autre, les sociétés contemporaines cultivent deux discours apparemment contradictoires : d'un côté celui de la reviviscence de la morale, de l'autre celui du précipice décadentiel qu'illustrent la montée de la délinquance, les ghettos où sévissent violence, drogue et analphabétisme, la nouvelle grande pauvreté, la prolifération des délits financiers, les progrès de la corruption dans la vie politique et économique. Sans doute, les liens entre ces deux pôles ne font-ils pas défaut, l'effervescence éthique pouvant être interprétée comme réaction à la décrépitude des comportements, ressaisissement des consciences confrontées à l'engrenage de l'irresponsabilité individualiste. Reste que la réponse n'élucide guère le fond de la question : si la culture de l'autoabsorption individualiste et du *self-interest* est à ce point prédominante, comment expliquer l'aspiration collective à la morale ? Comment des êtres tournés vers eux seuls, indifférents au prochain autant qu'au bien public, peuvent-ils encore *s'indigner*, faire acte de générosité, se reconnaître dans la revendication éthique ? *Quid* de la culture individualiste glorifiant l'Ego mais réussissant paradoxalement à mettre en vedette les vertus de rectitude, de solidarité, de responsabilité ? Force est de l'admettre, la faveur dont bénéficie aujourd'hui l'éthique conduit à réviser les jugements assimilant sans réserve individualisme et immoralité, à complexifier le modèle néo-individualiste défini trop sommairement hors de tout souci moral.

Il y a plus : le thème de la réactivation morale, voire de l'« ordre moral », fait florès, mais de quelle nature est cette résurgence et de quelle morale parle-t-on au juste ? Ces questions sont au centre de l'ouvrage que voici. Disons-le d'emblée : nous nous inscrivons en faux contre l'idée faussement évidente du « retour ». Non que l'éthique, après une période de relative relégation, ne soit à nouveau placée sur un piédestal, mais le schème de la renaissance accrédite trop l'idée d'une reconduction de l'identique quand le plus significatif est précisément l'écart historique de fonctionnement, la différence dans l'inscription sociale des valeurs. Notre époque ne rétablit pas le règne de la « bonne vieille morale », elle

en sort. Par là, il ne faut entendre aucune rupture avec les tables de la loi, aucune invention de valeurs morales nouvelles : pour l'essentiel, elles sont les mêmes depuis des siècles et des millénaires. Très longue continuité qui néanmoins ne doit pas oblitérer la nouvelle manière de se rapporter aux valeurs, la nouvelle régulation sociale de la morale à ce point inédite qu'elle institue une nouvelle phase dans l'histoire de l'éthique moderne. Vu de près, l'effet ranimation domine; de plus loin, nous sommes témoins d'un basculement culturel majeur qui, pour épouser les référentiels humanistes de toujours, n'en instaure pas moins une éthique du « troisième type » ne trouvant plus son modèle ni dans les morales religieuses traditionnelles ni dans celles, modernes, du devoir laïque, rigoriste et catégorique.

Seule une perspective commandée par la longue durée est à même de donner tout son sens, tout son relief, au nouveau cours historique de la vie morale. En cherchant à embrasser d'un seul regard le mouvement d'ensemble, que voit-on ? A partir des Lumières, les modernes ont eu l'ambition de jeter les bases d'une morale indépendante des dogmes religieux, ne recourant à aucune révélation, affranchie des peurs et récompenses de l'au-delà : offensive antireligieuse ayant institué la première vague de l'éthique moderne laïque qu'on peut dater, pour donner des repères tranchés, de 1700 à 1950. Premier cycle de la sécularisation éthique ayant ceci de caractéristique qu'en s'émancipant de l'esprit de religion, il lui a emprunté une de ses figures clés : la notion de dette infinie, le devoir absolu. Les démocraties individualistes inaugurales ont partout psalmodié et idéalisé l'obligation morale, célébré avec une exceptionnelle gravité les devoirs de l'homme et du citoyen, imposé des normes austères, répressives, disciplinaires se rapportant à la vie privée. Flamme du devoir dictée par la volonté de conjurer la dynamique licencieuse des droits de l'individu moderne, de régénérer les âmes et les corps, d'inculquer l'esprit de discipline et la maîtrise de soi, de ressouder la nation par la voie d'une unité morale nécessaire aux sociétés laïques. En portant à son maximum d'épuration l'idéal éthique, en professant le culte des vertus laïques, en magnifiant l'obligation du

sacrifice de la personne sur l'autel de la famille, de la patrie ou de l'histoire, les modernes ont moins rompu avec la tradition morale du renoncement à soi que reconduit le schème religieux de l'impérativité illimitée des devoirs; les obligations supérieures envers Dieu n'ont fait qu'être transférées à la sphère humaine profane, elles se sont métamorphosées en devoirs inconditionnels envers soi-même, envers les autres, envers la collectivité. Le premier cycle de la morale moderne a fonctionné comme une religion du devoir laïque.

Cette période s'est refermée. Une nouvelle logique du procès de sécularisation de la morale fonctionne qui ne consiste plus seulement à affirmer l'éthique comme sphère indépendante des religions révélées mais à dissoudre socialement sa *forme* religieuse : le devoir lui-même. Depuis bientôt un demi-siècle, les sociétés démocratiques ont précipité ce qu'on peut appeler, pour reprendre l'expression de Jean Baubérot détournée de sa propre problématisation et périodisation, le « deuxième seuil » de la sécularisation éthique, savoir l'âge de l'après-devoir. En cela réside l'exceptionnelle nouveauté de notre culture éthique : pour la première fois, voici une société qui, loin d'exalter les commandements supérieurs, les euphémise et les décrédibilise, qui dévalue l'idéal d'abnégation en stimulant systématiquement les désirs immédiats, la passion de l'ego, le bonheur intimiste et matérialiste. Nos sociétés ont liquidé toutes les valeurs sacrificielles, qu'elles soient commandées par l'autre vie ou par des finalités profanes, la culture quotidienne n'est plus irriguée par les impératifs hyperboliques du devoir mais par le bien-être et la dynamique des droits subjectifs, nous avons cessé de reconnaître l'obligation de nous attacher à autre chose qu'à nous-mêmes. Jusqu'alors l'autonomie de la morale vis-à-vis de la religion était érigée en principe mais en quelque sorte « niée » dans son fonctionnement réel *via* l'absoluité intransigeante du devoir. Fin de ce clivage : s'organisant pour l'essentiel en dehors de la forme-devoir, l'éthique accomplit désormais dans sa pleine radicalité l'époque de la « sortie de la religion » (Marcel Gauchet). Les démocraties ont basculé dans l'au-delà du devoir, elles s'agencent non « sans foi ni loi » mais selon

une éthique faible et minimale, « sans obligation ni sanction » ; la marche de l'histoire moderne a fait éclore une formation d'un genre inédit : les sociétés *postmoralistes*.

D'aucuns, sans doute, manifesteront leur perplexité devant la mise en place d'un concept idéal-typique s'ajoutant à la famille lexicale des « post » déjà passablement proliférante. Mais comment nommer une culture qui ne professe plus le « il faut » qu'en situation exceptionnelle, qui diffuse davantage les normes du bien-être que les obligations suprêmes de l'idéal, qui métamorphose l'action morale en show récréatif et communication d'entreprise ? Comment désigner une culture où la promotion des droits subjectifs fait tomber en déshérence le devoir déchirant, où le label éthique est envahissant et l'exigence de se dévouer nulle part ? Société postmoraliste : entendons une société répudiant la rhétorique du devoir austère, intégral, manichéen et, en parallèle, couronnant les droits individuels à l'autonomie, au désir, au bonheur. Société délestée en son tréfonds des prédications maximalistes et n'accordant son crédit qu'aux normes indolores de la vie éthique. C'est pourquoi nulle contradiction n'existe entre le regain de fortune de la thématique éthique et la logique postmoraliste, l'éthique élue n'ordonnant aucun sacrifice majeur, aucun arrachement à soi. Nulle recomposition du devoir héroïque, mais réconciliation du cœur et de la fête, de la vertu et de l'intérêt, des impératifs du futur et de la qualité de vie au présent. Loin de s'opposer frontalement à la culture individualiste postmoraliste, l'effet éthique en est une des manifestations exemplaires.

Dominante, la logique postmoraliste ne fait aucunement disparaître les courants contraires, les revendications ouvertement moralistes d'intensité plus ou moins variables selon les pays. L'après-devoir n'est pas synonyme de sociétés communiant dans une tolérance permissive et n'aspirant qu'à l'élargissement des droits individualistes : en témoignent les tollés suscités par la question de l'avortement, de même que les innombrables récriminations contre le franchissement des limites, les mœurs dissolues, la pornographie. La société qui dissout la liturgie du devoir rend minoritaire l'esprit absolutiste, elle n'abolit ni les croisades « fon-

damentalistes » ni la légitimité des législations hyperrépressives ou vertuistes (drogue, peine de mort, avortement, censure, extrémisme hygiéniste). On croyait voir reculer le fanatisme moral, il se poursuit, fût-il animé par des mouvements périphériques; loin de pacifier le débat éthique, la culture hors-devoir l'aiguise, le porte au niveau des masses, creuse l'antagonisme des perspectives. Ce n'est pas le laxisme et la spirale diabolique des droits subjectifs qui avancent, c'est l'essor parallèle de deux manières antithétiques de se rapporter aux valeurs, deux modes contradictoires de réguler l'état social individualiste, fussent-ils d'ampleur sociale très inégale. D'un côté, une logique souple et dialoguée, libérale et pragmatique s'attachant à la construction graduée des limites, définissant des seuils, intégrant des critères multiples, instituant des dérogations et exceptions. De l'autre, des dispositifs manichéens, des logiques strictement binaires, des argumentations plus doctrinales que réalistes, plus soucieuses de rigorisme affiché que de progrès humanistes, de répression que de prévention. Si la pente lourde des démocraties favorise la recherche des solutions de compromis, la pente adverse n'a pas cessé de faire valoir ses droits. On ne peut exclure, dans ces conditions, le renforcement des régulations drastiques alors même que l'esprit fondamentaliste est socialement périphérique, la montée en puissance d'un néoconformisme moral exacerbé par l'extrémisme des minorités actives de même que par les référentiels dominants de la sécurité et de la santé, de la protection des femmes et des enfants : une morale sévère, l'incandescence du devoir en moins. Le visage de demain sera en partie à l'image de cette lutte que se livrent ces deux logiques antagonistes; l'une, s'éloignant des jusqu'au-boutismes, prenant en compte la complexité tant du social que des situations individuelles, inventant des dispositifs pluriels, expérimentaux, personnalisés; l'autre, se détournant des réalités sociales et individuelles au nom d'un nouveau dogmatisme éthique et juridique. Rien n'est écrit, la fin du devoir ne signe pas la « fin de l'histoire ».

S'il est caricatural d'identifier l'au-delà du devoir à la désintégration de toute volonté morale, force est d'admettre qu'il contribue à dissoudre des formes d'encadrements et d'autocontrôles des

comportements, à promouvoir, dans nombre de secteurs de la vie sociale, le règne délétère de l'individualisme sans règle. Les réalités présentes sont éloquentes : tandis que l'exclusion professionnelle et sociale tend à devenir un mécanisme structurel de la société, les ghettos se reconstituent qui voient se multiplier les familles sans père, les analphabètes, les *gang members*, qui génèrent le recul de l'hygiène de vie, la gangrène de la drogue, les violences de jeunes, l'augmentation des viols et meurtres. Autant de phénomènes qu'il faut relier aux politiques néolibérales mais également à la déliquescence des instances traditionnelles du contrôle social (Église, syndicat, famille, école) autant qu'à une culture célébrant le présent pur, stimulant l'ego, la vie libre, l'accomplissement immédiat des désirs. L'après-devoir contribue, à son niveau, à fragmenter, à dualiser les démocraties, produisant dans le même temps de la normalisation et de l'anomie, plus d'intégration et plus d'exclusion, plus d'autosurveillance hygiéniste et plus d'autodestruction, plus d'horreur de la violence et plus de banalisation de la délinquance, plus de *cocooning* et plus de sans-abri. Partout l'individualisme gagne en prenant deux visages radicalement antagonistes : intégré et autonome, gestionnaire et mobile pour la grande majorité ; « paumé », énergumène, sans avenir pour les nouvelles minorités déshéritées.

D'autres phénomènes illustrent la dissociation de la culture hors-devoir. Ici, les vols et crimes contre les biens ne cessent de s'envoler, la spéculation prend le pas sur la production, la corruption et la fraude fiscale progressent ; là, sont plébiscités les mesures de moralisation, l'avenir planétaire, le travail et les valeurs professionnelles. Ici l'argent-roi et la fièvre compétitive, là les dons philanthropiques et le bénévolat de masse ; ici la gestion hygiéniste de soi et les plans d'épargne-retraite, là le surendettement des ménages, l'acoolisme et autres « défonces » toxicomaniaques. Quand s'éteint la religion du devoir, nous n'assistons pas au déclin généralisé de toutes les vertus, mais à la juxtaposition d'un processus désorganisateur et d'un processus de réorganisation éthique s'établissant à partir des normes individualistes elles-mêmes : il faut penser l'âge postmoraliste comme un « chaos organisateur ».

La dualisation des démocraties ne désigne pas seulement le retour de la grande pauvreté, les mécanismes de précarisation et de marginalisation sociales, elle signifie l'accentuation de deux logiques antinomiques de l'individualisme. D'un côté, l'individualisme attaché aux règles morales, à l'équité, au futur; de l'autre, l'individualisme du chacun pour soi et du « après moi le déluge »; soit, en termes éthiques, individualisme responsable contre individualisme irresponsable. Évitions la dramatisation-fiction, la société en panne du devoir ne conduit pas à *Mad Max* : face au cynisme et à l'irresponsabilité, les forces de l'individualisme responsable n'ont pas dit leur dernier mot, comme en témoigne le sursaut éthique contemporain. Non pas indiscipline généralisée des comportements mais combinaison d'une logique désorganisatrice et simultanément réorganisatrice, « entropique » et régulatrice. C'est autour de ce conflit « structurel » de l'individualisme que se joue l'avenir des démocraties : faire reculer l'individualisme irresponsable, redessiner les conditions politiques, sociales, entrepreneuriales, scolaires, capables de faire progresser l'individualisme responsable, il n'est point de tâche plus cruciale.

La nouveauté de l'époque tient en ce que, pour avancer dans cette voie, nous ne disposons plus d'aucun modèle d'ensemble crédible. Finie la foi dans la « main invisible », dissipée la croyance dans les lois eschatologiques de l'histoire, exit le salut par l'État. Et nous répudions jusqu'à l'impératif du devoir sublime. Là réside une des raisons du succès de l'éthique : elle entre en état de grâce au moment où les grands bréviaires idéologiques ne répondent plus aux urgences de l'heure. A bien des égards, ce déplacement vers l'éthique constitue une chance pour les démocraties, témoignant d'une prise de conscience accrue de notre responsabilité envers l'avenir, d'un renforcement des valeurs humanistes. Plus grande lucidité qui, en contrepoint, ne va pas sans aveuglement et engouement, tant l'éthique fait figure aujourd'hui de remède miracle passe-partout, tant elle ressemble à un leitmotiv rhétorique : l'illusion idéologique n'a pas été enterrée avec la déroute des « religions séculières », elle se réincarne dans l'*éthicisme*, nouvelle figure désenchantée de la « fausse conscience ». Après l'idolâ-

trie de l'Histoire et de la Révolution, le culte éthique, nouvel avatar de la conscience mythologique. Comment, en effet, ajouter foi à l'idée que la maîtrise de l'avenir soit suspendue à l'essor de la générosité et des mouvements du cœur? Comment croire un seul instant que les proclamations idéales, les vertueuses protestations, les comités d'éthique puissent être à la hauteur des défis du monde moderne? Misère de l'éthique qui, réduite à elle seule, ressemble davantage à une opération cosmétique qu'à un instrument capable de corriger les vices ou excès de notre univers individualiste et technoscientifique. On se réjouit du succès de la télé-assistance, on applaudit aux chartes d'éthique, aux comités de sages, à l'aide humanitaire : très bien. Reste qu'on peut sérieusement douter de leur capacité à juguler la marginalisation sociale, les conflits du monde du travail, l'érosion de la citoyenneté démocratique. L'intervention humanitaire? Même louable et nécessaire, elle laisse entiers les problèmes du sous-développement, des dictatures et massacres des populations. C'est moins d'un « supplément d'âme » dont nous avons besoin que de nouvelles politiques volontaristes, d'organisations intelligentes, de systèmes de formation pour tous adaptés à l'accélération des changements. De tous côtés, on s'extasie devant la nouvelle lucidité éthique entendue comme ce qui fixe des limites : encore faut-il ne pas être aveugle sur les limites rédhibitoires, voire les effets pervers, de l'éthique érigée en panacée. A quoi mènent les hautes déclarations des firmes non suivies d'effets ou contredites par leurs actions? Vers quelles démocraties s'oriente-t-on si les décisions relatives au bien et au mal deviennent affaire d'experts indépendants? Quelle société agence-t-on quand le discours éthique sert, ici et là, de levier au discrédit de l'action publique? L'enthousiasme éthique peut préparer des lendemains fort peu ressemblants à ses ambitions affichées.

Relativiser les espoirs entretenus par le courant éthique ne revient pas à le décrier. Si les exhortations philosophiques à la morale de la générosité n'ont de vertu qu'incantatoire, sans visée morale, l'avenir s'annonce sous un jour pour le moins inquiétant. Renvoyant dos à dos les prédications moralisatrices et le fétichisme

du *self-interest*, nous plaidons ici la cause des éthiques intelligentes et appliquées, moins soucieuses d'intentions pures que de résultats bénéfiques pour l'homme, moins idéalistes que réformatrices, moins adeptes d'absolu que de changements réalistes, moins injonctives que responsabilisatrices. Mieux vaut, somme toute, des actions « intéressées » mais capables d'améliorer le sort des hommes que de bonnes volontés incompetentes. Si l'intention généreuse ou altruiste constitue, de toute évidence, un critère moral majeur, elle ne peut être considérée comme le seul et unique, sauf à soutenir la position, à nos yeux irrecevable, assimilant la morale aux seules actions individuelles absolument désintéressées et rendant équivalentes, du coup, au plan éthique, les mesures politiques, économiques, managériales les plus antinomiques, au motif qu'elles sont sous-tendues par les « mêmes » calculs intéressés. Dans ces conditions, force est de réhabiliter l'intelligence en éthique, qui ne prescrit pas l'éradication des intérêts personnels mais leur modération, qui n'exige pas l'héroïsme du désintéressement mais la recherche de compromis raisonnables, de « justes mesures » adaptées aux circonstances et aux hommes tels qu'ils sont. Nous avons tout à redouter des nouveaux vertuistes et autres fondamentalistes, mais, en même temps, la dynamique économique du « laisser faire » révèle chaque jour ses impasses et sa malignité. Si le moralisme est intolérable pour son insensibilité au réel individuel et social, le néolibéralisme économique fracture la communauté, crée une société à deux vitesses, assure la loi du plus riche, compromet l'avenir. Plus que jamais nous devons rejeter l'« éthique de la conviction » autant que l'amoralisme de la « main invisible », au bénéfice d'une éthique dialoguée de la responsabilité tournée vers la recherche de justes équilibres entre efficacité et équité, profit et intérêts des salariés, respect de l'individu et bien collectif, présent et futur, liberté et solidarité. Plaidoyer en faveur d'une éthique intelligente parce que le culte du devoir n'a plus de crédibilité sociale, parce que la justice sociale demande l'efficacité, et l'efficacité, tout au moins à l'âge néo-individualiste, ne peut se concevoir sans respect de l'homme, sans dimension humaniste. L'éclipse du devoir n'est ni

une malédiction ni une promesse d'Éden : sans doute, le moment actuel amplifie-t-il les tendances à l'exclusion et à la marginalisation sociales. Mais l'avenir est tout sauf arrêté : est-il interdit de penser que de l'obsolescence du devoir et du naufrage des idéologies pourraient sortir plus de souci raisonnable de la cohésion sociale, plus d'esprit de négociation et de pragmatisme rénovateur, plus d'humanisme ingénieux et pluraliste ?

L'idéal du sacrifice est atone, la foi dans l'avenir radieux de l'histoire, épuisée : que nous reste-t-il sinon l'aventure du savoir et les promesses de l'intelligence pragmatique des justes moyens ? Non que les hommages aux sentiments moraux soient vains : capables, certes, d'entraîner des actions généreuses, ils ne peuvent néanmoins servir de clé de voûte au fonctionnement permanent d'institutions justes et efficaces. Les bons sentiments soit, mais qui contestera le fait qu'ils sont plus éphémères que stables, qu'à compter sur eux seuls la société n'avancera guère dans la voie du bien-être et de la justice sociale. Point d'autres solutions réalistes sur le long terme que la formation des hommes, l'essor et la diffusion du savoir, l'élargissement des responsabilités individuelles, le parti de l'intelligence scientifique et technique, politique et entrepreneuriale. Nul ne récusera l'idée que l'intelligence puisse se mettre au service du mal et des égoïsmes, mais ce qui est vrai au niveau de l'individu l'est-il autant au plan des collectivités humaines et de l'histoire sur le long cours ? Comment ne pas voir que sans progrès des techniques, de la science, du management des entreprises, nos idéaux resteront des formules creuses ? Ce ne sont pas les professions de foi éthiques, les panégyriques en faveur des droits de l'homme et de la générosité qui viendront à bout de la xénophobie et de la misère, des agressions contre l'environnement, des dérives médiatiques. Il faudra des politiques et des entreprises intelligentes, plus de formation, de responsabilisation et de qualification professionnelle, plus de science et de technique. Mieux que l'impératif du cœur, l'impératif de mobilisation des intelligences humaines, l'investissement redoublé dans le savoir et la dimension éducative permanente.

Ne jetons pas le bébé avec l'eau sale : les perversions de la raison

GILLES LIPOVETSKY

LE CRÉPUSCULE DU DEVOIR

L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques

Bioéthique, charité médiatique, actions humanitaires, sauvegarde de l'environnement, moralisation des affaires, de la politique et des media, débats autour de l'avortement et du harcèlement sexuel, croisades contre la drogue et le tabac : partout la revitalisation des « valeurs » et l'esprit de responsabilité sont brandis comme l'impératif premier de l'époque. Il y a peu, nos sociétés s'électrisaient à l'idée de libération individuelle et collective, aujourd'hui elles vont proclamant qu'il n'est plus d'utopie possible que morale.

Pour autant, il n'y a aucun « retour de la morale ». L'âge du devoir rigoriste et catégorique s'est éclipsé au bénéfice d'une culture inédite qui diffuse davantage les normes du bien-être que les obligations suprêmes de l'idéal, qui métamorphose l'action morale en *show* récréatif et en communication d'entreprise, qui promeut les droits subjectifs mais fait tomber en déshérence le devoir déchirant. Désormais, le label éthique est partout, l'exigence de se dévouer nulle part. Nous voici engagés dans le cycle post-moderniste des démocraties répudiant la rhétorique du devoir austère et intégral, couronnant les droits individuels à l'autonomie, au désir, au bonheur.

Nouvelle phase de la culture individualiste qui n'exclut pas les revendications intransigeantes et leur aveuglement. Face aux menaces du néo-moralisme comme du cynisme à courte vue, il convient de réhabiliter l'intelligence en éthique qui se montre moins soucieuse d'intentions pures que de résultats bénéfiques pour l'homme, qui n'exige pas l'héroïsme du désintéressement mais l'esprit de responsabilité et la recherche de compromis raisonnables. Libéralisme pragmatique et dialogué ou nouveau dogmatisme éthique ? Le visage de demain sera à l'image de cette lutte que se livrent ces deux logiques antagonistes de l'après-devoir.



9 782070 728213



92-XI-A 72821bn ISBN 2-07-072821-8

120 FF tc